



— LE DEVOIR DE LITTÉRATURE —

Relire Jacques Brault en Ukraine

7 octobre 2023, Georges Leroux

Alors que Les Presses de l'Université de Montréal font paraître en quatre volumes les œuvres de Jacques Brault dans la collection bnm (Bibliothèque du Nouveau Monde), l'occasion d'une nouvelle lecture nous invite à en prendre la mesure.

Né le 29 mars 1933 et décédé le 19 octobre 2022, il y a tout juste un an, Jacques Brault laisse derrière lui une œuvre immense, dont la poésie est la clef de voûte. Mais les poèmes ne doivent pas nous faire oublier les essais, non plus que le travail rigoureux du critique et de l'éditeur, notamment son édition des œuvres complètes de Saint-Denys Garneau, publiée en 1971 avec son grand complice médiéviste, Benoît Lacroix. Relire Brault, tâche essentielle, exigeante, nécessaire, mais aussi complexe et quasi infinie.

Dispersés au long de son œuvre, de nombreux fragments autobiographiques constituent autant d'ouvertures partielles sur le récit absent qui en serait la trame. Peut-on le reconstruire ? De son récit *Agonie* (1984) aux proses recueillies dans *Il n'y a plus de chemin* (1990), et plus tard dans *Chemins perdus, chemins trouvés* (2012), pour n'isoler que quelques repères dans la suite d'une écriture ininterrompue, le poète s'avance vers nous et s'efface dans le mouvement même où il apparaît.

C'est dans ce mouvement que son œuvre nous invite à reconnaître son geste, cette avancée toujours indécise, inachevée. Motif fondateur, jusqu'à en devenir la métaphore fondamentale, le chemin est l'image de ce trajet marqué par la précarité des choses, la fragilité de l'instant, le passage du temps. « [Précarités de Brault](#) », nous disent les auteurs réunis par François Hébert et Nathalie Watteyne, à la suite d'un riche colloque tenu à Sherbrooke en 2006 (Nota bene, 2008).

Relire Jacques Brault aujourd'hui, ne serait-ce pas d'abord s'avancer à notre tour vers cette œuvre marquée par la fragilité et la mélancolie ? Né alors que le fascisme s'affirme en Europe, le poète verra sa jeunesse plongée dans le chaos de la Seconde Guerre mondiale qui allait atteindre rapidement le Canada français. Sans qu'on puisse dire qu'elle en constitue le mythe central, la guerre demeure à la fois le point de départ et le thème continu de son œuvre.

Présente depuis le début, elle révèle toutes les avancées de Brault au service de la paix, de l'amitié, de l'amour. Face aux dévastations dont il devient le témoin, ses poèmes sont remplis de ses efforts contre la violence, auxquels il a donné le meilleur de sa méditation philosophique sur l'existence et sur la continuité de l'expérience.

Dire le cœur de l'existence

J'entends ici cette continuité comme possibilité d'un raccord du poétique et du philosophique. Tel serait le noyau essentiel de son œuvre, la possibilité de dire le cœur de l'existence, mais sans insister, toujours dans la juste distance et l'infinie discrétion. Un respect aux limites du silence, une éthique. Au sein de la violence et du fracas, vaincre le bruit, dessiner un espace d'échappement, rendre possible un retrait. Accéder à cet espace, n'est-ce pas tracer la voie vers le salut offert par le poème ? Habitée par un souci constant de dépouillement, l'œuvre s'est construite sur ce chemin que le poète n'a cessé de fouler.

Cette relecture, je voudrais la proposer aujourd'hui dans le contexte déterminé d'une guerre particulière, la guerre qui fait du territoire entier de l'Ukraine un champ de bataille ensanglanté, miné par les bombes, cible de tous les drones et devenu l'objet d'une chronique quotidienne pour nous qui en sommes si loin. Il ne s'agit pas d'une simple répétition, mais d'un rebond dans l'histoire qui nous ramène au siècle dernier, à l'effondrement du rêve communiste et au surgissement d'une revendication de souveraineté qui trouve dans l'œuvre de Jacques Brault un écho tragique.

Dans le bel essai qu'elle lui a consacré (*Dans les pas de nulle part. Parcours de l'œuvre de Jacques Brault*, Leméac, 2019), la fille du poète, Emmanuelle Brault, rappelle combien cet idéal de paix imprègne l'œuvre de part en part, depuis la rupture décisive, dans la foulée des événements d'octobre 1970, avec toute forme d'idéologie associée à la violence. Définitif, l'éloignement de la revue *Parti pris* ne saurait pourtant effacer ce qui aura été l'engagement d'une génération.

Rien ne semble plus déterminant que l'événement qui en constitue l'amorce dans l'écriture même. Je relis « Suite fraternelle », ce poème immense, publié d'abord en 1963 et repris en 1965 dans le premier recueil de Brault, *Mémoire*, avant d'être augmenté pour une réédition en France en 1968. J'étais encore son étudiant quand ce livre nous arriva, en même temps que son article fondateur de *Parti pris*, « Pour une philosophie québécoise ».

Cette suite, je veux la relire sur la ligne de front de l'Ukraine souveraine envahie par les chars russes, et qui se découvre jonchée des dépouilles de ces soldats partis défendre la patrie. Brault cite le poète russe, né à Kiev, Ilya Ehrenbourg : « *Ubi bene, ibi patria.* / Là où on est bien, là est la patrie. En réalité, la patrie est aussi là où on est très mal... » C'est là, sur cette ligne, que la suite écrite à la mémoire de son frère Gilles, tombé sous les balles lors du débarquement canadien sur les plages de Sicile en juillet 1943, retrouve tout son sens. Car ils sont nombreux ceux qui aujourd'hui, à la gare de Kiev ou de Kharkiv, viennent réclamer le cercueil d'un frère, d'un père, d'un époux, comme Brault en fut témoin quand arriva chez lui ce télégramme fatidique qui annonçait la mort de Gilles.

Assumer un héritage

Le recueil *Mémoire* se compose de trois parties. D'abord, un ensemble de poèmes réunis sous le titre « Quotidiennes », qui s'ouvre sur un hommage au père du poète, « L'homme usiné », symbole d'une société brisée. Cet hommage prend la forme d'une injonction à consentir à la pauvreté du monde de l'usine : « Consens à la fumée qui nous auréole / consens à la sirène qui nous perce / c'est le prix dérisoire d'une

obole / pour chaque paume que la faim gerce ». Relisons aussi, dans le poème « Comme tant d'autres » et dans plusieurs poèmes de ce premier ensemble, cet hymne persistant à l'amour de celle qui sera la compagne de sa vie et qui porte leur enfant.

Au cœur de ces poèmes, le rappel de ceux qui ont donné leur vie, « casqués de certitude », et simplement nommés dans le poème « À ceux-là », où l'on entend un écho de François Villon. À chaque vers, la mélancolie devient une signature : « Le temps coule sa pâte en chaque fissure / Le temps ramène la nuit au giron du jour / Et les morts sans cesse au bras du souvenir renaissent ».

Vient ensuite le poème en mémoire de son frère Gilles, « Suite fraternelle » : « Je me souviens de toi / Gilles / mon frère oublié dans la terre de Sicile / je me souviens d'un matin d'été à Montréal / je suivais ton cercueil vide / j'avais dix ans / je ne savais pas encore ». Évoquée sur le fond du monde pauvre et glacé de l'hiver du Québec, la mort du frère aîné se mêle au monde des pauvres de la terre laurentienne et à l'image du père et de la mère trimant dur dans un pays qui tarde à naître, « pays de mort anonyme », « pays qui s'ennuie du peau-rouge illimité ». Mais la mort de Gilles n'aura pas été vaine, le frère revit dans ce peuple « aux genoux cagneux aux mains noueuses tant il a rampé dans la honte ».

La troisième partie du recueil, « Mémoire », lui donne son titre. Le poète revient vers son père « égaré dans les siècles et l'espace nouvel de notre chétive colère », mais le rappel poétique de ces « choses anciennes » est marqué par l'inquiétude politique de l'oubli. Il revient vers ses frères, Fernand et Gilles, et vers son épouse, Madeleine, vers les morts d'Italie, vers Dachau et Hiroshima, vers la France et la Pologne. Comment, demande-t-il, dresser contre l'oubli et la « désespérance » l'œuvre de la mémoire et continuer à marcher, « agrandis d'une absence », nous qui « ne sommes pas au monde », qui « ne sommes pas à nous-mêmes » ?

Les vers de la dernière page de ce recueil vibrent de la compagnie politique de ces années d'engagement et nous rappellent que, lors de sa publication inaugurale, la poésie de Jacques Brault portait déjà ce qui allait la déterminer pour toute la suite de l'œuvre, la volonté politique d'assumer un héritage. Vaincre la dureté des origines, certes il le fallait, mais aussi et surtout donner à la parole une mission d'amour et de générosité.